Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 35 (1978)

Heft: 4

Artikel: Virgile, Naevius et les Aborigènes

Autor: Godel, Robert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-27790

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Virgile, Naevius et les Aborigènes

Par Robert Godel, Genève

On sait comment Tite-Live, dans la préface de l'histoire romaine (§§ 6–7), justifie le parti qu'il a pris en ce qui concerne les événements antérieurs à la fondation de Rome: il les rapportera sans se prononcer sur la valeur d'une tradition fondée sur des légendes poétiques plutôt que sur des documents authentiques. Mais dans la narration même, l'historien passe des *fabulae* aux *res gestae* sans marquer la frontière entre la légende et l'histoire: c'est que, bien après la fondation de Rome et au moins jusqu'à la prise de la ville par les Gaulois, la tradition n'est guère mieux garantie par des *incorrupta rerum gestarum monumenta* (cf. Liv. 6, 1, 1–3). Tite-Live a donc rapporté les aventures d'Enée, la succession des rois d'Albe, la légende de Romulus et Remus, qui constituaient, pour les hommes du siècle d'Auguste, les premières pages de l'histoire romaine. Et les chapitres 1–3 du livre I recueillent ce qu'on peut appeler la tradition historiographique de la légende d'Enée[1]. Cette tradition n'était pas fixée dans tous les détails, et Tite-Live, qui la rapporte sommairement, signale deux divergences importantes: sur la première rencontre entre Enée et Latinus (1, 1, 6–8), et sur la personne du fondateur d'Albe (1, 3, 2–3). On remarquera d'autre part que les historiens se sont intéressés surtout à l'établissement des Troyens au Latium et aux guerres qu'ils ont dû faire: avant Varron, ils ne se sont pas étendus sur les aventures d'Enée entre son départ de Troie et son arrivée au pays Laurente[2], et Tite-Live ne fait que mentionner rapidement (1, 1, 4) une escale en Macédoine (cf. 40, 4, 9) et une en Sicile.

Il va de soi qu'en composant l'Enéide Virgile n'était pas tenu de suivre en tout point l'exemple des historiens. Les errances d'Enée – *multum ille et terris iactatus et alto* – offraient au poète une matière aussi belle que les épreuves de la

* Les fragments du *Bellum Punicum* sont cités, selon l'usage, dans la numérotation de W. Morel, *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum* ... (Leipzig 1927). En ce qui concerne l'interprétation, je m'en tiens à des ouvrages récents, soit, par ordre chronologique: Jacques Perret, *Les origines de la légende troyenne de Rome* (Paris 1942); Enzo Marmorale, *Naevius poeta*[2] (Firenze 1953); Marino Barchiesi, *Nevio epico. Storia, interpretazione, edizione critica dei frammenti del primo epos latino* (Padova 1962); Ladislas Strzelecki, *Cn. Naevii belli Punici carmen* (Stuttgart 1964); Scevola Mariotti, *Il Bellum Punicum e l'arte di Nevio*[2] (Roma 1966). Barchiesi donne, pour chaque fragment, l'histoire détaillée de l'interprétation.

1 Sur cette tradition: R. Heinze, *Virgils epische Technik*[3] (Leipzig 1914, réimpr. 1957) 172–175, et surtout J. Perret, *Les origines de la légende troyenne de Rome.* Heinze résume la version de Caton, celle de Denys et celle de Tite-Live. Dans le texte de Denys, Perret discerne une combinaison de deux versions, l'une de Varron (*Antiqu. rer. hum.*, l. II) et une autre, qu'il attribue à Alexander Polyhistor.

2 «[...] Varron est sans doute bien le premier à avoir raconté véritablement le voyage d'Enée», Perret 616.

guerre – *multa quoque et bello passus*; et il a développé la première partie de la légende aussi largement que la seconde. Toutefois, pour les événements qui se déroulent au Latium, la tradition historiographique s'imposait à lui, ne fût-ce qu'en considération de la chronologie: il fallait bien que ces événements fussent antérieurs de plus de quatre siècles à la fondation de Rome. Virgile n'en a pas moins pris beaucoup de liberté. Sur les causes et le début du conflit (Aen. VII), il n'a pas suivi les historiens, et faute d'un modèle homérique, il a dû inventer[3]. Quant aux combats, à l'exemple du poète de l'Iliade, il a concentré en quelques jours une action qui, chez les historiens, s'étendait sur plusieurs années. Chose plus surprenante, il a modifié les positions des belligérants, de façon que les Troyens aient pour adversaires les Latins unis aux Rutules, pour alliés les Etrusques commandés par Tarchon. Mais il n'est pas allé jusqu'à intervertir les rôles des rois et à faire de Latinus un antagoniste, de Mezentius un allié d'Enée: il les a séparés de leurs peuples (Heinze 174. 179). G. Dumézil a montré que grâce à cette innovation la guerre des Enéades et des Latins se trouve préfigurer discrètement la guerre du peuple de Romulus contre les Sabins[4].

La tradition des historiens romains remonte à Fabius Pictor et à Caton. Elle a coexisté, au début, avec une tradition poétique, celle dont témoignent les fragments du Bellum Punicum de Naevius et du l. I des Annales d'Ennius[5]. Chez ces poètes, la légende d'Enée commençait par une description de l'exode des Troyens, et elle aboutissait à l'histoire de Romulus et Remus, petits-fils d'Enée par leur mère, Ilia[6]. Comme chez Caton, mais non chez les historiens ultérieurs, Anchise accompagnait Enée jusqu'en Italie. En revanche, Ascagne, demeuré en Asie selon une tradition grecque, ne jouait aucun rôle: dans le poème d'Ennius, en tout cas, c'est une fille d'Eurudica, l'épouse troyenne d'Enée, à qui sa demi-sœur Ilia raconte le rêve qui la trouble[7]. Enfin, le roi qu'Enée rencontre au Latium n'est pas Latinus, mais Amulius, roi d'Albe. En ce qui concerne Naevius, ceci ressort clairement du rapprochement entre le fragment 24 du Bellum Punicum, où la lecture *rex Amulius* est sûre, et les deux vers du Lupus où le roi de Véies salue *Albanum Amulium* [...] *senem.* Quant à Ennius, un fragment des Annales met en scène le roi d'Albe, *rex Albai Longai* (Ann. 33), et on sait d'autre part[8] que son nom était Amulius. Ainsi, chez les

3 Sur le personnage et le rôle d'Allecto: Heinze 182–184; Ed. Norden, *Ennius und Vergilius* (Leipzig 1915).

4 *Mythe et épopée* (Paris 1968), 2e partie, ch. IV (Un dessein de Virgile).

5 J. Perret, qui étudie l'élaboration de la légende en suivant la chronologie, ne fait à la «tradition poétique» qu'une brève allusion (477 n. 5).

6 *Naevius et Ennius Aeneae ex filia nepotem Romulum conditorem urbis tradunt,* Serv. Dan. *in Aen.* 1, 273.

7 Ennius, *Ann.* 35–51. La vieille femme qui apporte la lampe est très probablement une servante, peut-être la nourrice d'Ilia. Marmorale (245) a cru trouver une preuve de la présence d'Ascagne dans un fragment mutilé et très obscur, cité par Festus. Conjecture toute gratuite.

8 Porphyr. *In Hor. Carm.* 1, 2, 17.

poètes, la fondation d'Albe était antérieure à la venue d'Enée, tandis que chez les historiens elle sera l'œuvre de l'un ou l'autre des deux Ascagnes, du fils de Créuse ou du fils de Lavinia (Liv. 1, 3, 2–3), et Amulius, laissant sa place à Latinus, roi des Aborigènes, passera à la fin de la série des rois d'Albe (Liv. 1, 3, 10).

Les deux versions poétiques, concordantes sur les points qu'on vient de relever, devaient différer sensiblement dans le détail: on sait qu'Ennius tenait à prendre ses distances à l'égard de son aîné[9]. S'il a développé largement le récit des malheurs d'Ilia, il a sans doute donné du voyage d'Enée une relation plus sommaire: aucun fragment des Annales n'évoque la traversée de Troie en Italie. Il en était autrement dans le Bellum Punicum. Dans ce poème, que C. Octavius Lampadio avait divisé en 7 livres, la partie légendaire s'étendait du l. I au l. III, et c'est de Naevius, non d'Ennius, que Virgile a pu s'inspirer pour l'épisode de la tempête et de l'intercession de Vénus, au premier chant de l'Enéide[10].

Je ne m'engagerai pas dans le débat qui s'est élevé depuis 1935 au sujet de l'économie du poème de Naevius. On avait admis jusqu'alors que la légende des origines de Rome précédait la narration de la première guerre punique, sans d'ailleurs pouvoir se faire une idée précise de la transition ménagée par le poète entre la légende et l'histoire; et on rapportait au l. III le fragment 32, cité par Charisius avec référence au l. I. L. Strzelecki, s'appuyant sur cette référence et sur d'autres arguments, a soutenu que l'«archéologie» formait une longue digression entre le récit du début de la guerre (264–262) et celui des événements ultérieurs (261–241)[11]. Le problème des transitions subsiste, même si on croit apercevoir l'amorce de la digression dans le fragment 19, que Bergk, et plus tard H. Fraenkel ont rapporté à une description du temple de Zeus à Agrigente[12]. La thèse de Strzelecki a été bien accueillie. Toutefois J. Perret ne semble pas la connaître[13], et Barchiesi ne s'y est pas rallié[14]. Mariotti (18–22) reconnaît en revanche dans la digression un procédé cher aux poètes alexandrins: dans le Bellum Punicum comme dans le poème 64 de Catulle (v. 47sqq.), c'est la description d'une œuvre d'art qui en donnait l'occasion.

Il importerait de savoir si le l. I était consacré tout entier à la légende, ou en partie seulement. Dans le premier cas, on peut supposer à la rigueur que ce livre s'achevait sur l'arrivée d'Enée au Latium, comme le pense J. Perret[15]. Que si le l. I comprenait d'abord, outre un préambule, le récit des origines du conflit et

9 Ennius, *Ann.* 213–217; Cic. *Brut.* 75–76.

10 Macrobe, *Saturn.* 6, 2, 31; cf. Serv. Dan. *in Aen.* 1, 198.

11 *De Naeviano belli Punici carmine quaestiones selectae* (Cracovie 1935).

12 H. Fraenkel, *Griechische Bildung in altrömischen Epen,* Hermes 70 (1935) 59–61.

13 478–488. Naevius «fait précéder son *Bellum Punicum* d'une introduction légendaire», 624.

14 213–214. Il juge indémontrable le rapport du fragment 19 avec la frise d'un temple plutôt qu'avec des proues de navire, et place ce fragment à part, tout au début de son commentaire, sous le titre: *L'enigma dei Giganti* (271).

15 96, 487. Avec plus de réserve: «Enée paraît être arrivé au Latium à la fin du Ier livre» (523).

des hostilités de 264 à 262, il n'est pas vraisemblable qu'il ait contenu toute la relation du voyage d'Enée, de Troie au Latium[16]: celle-ci pouvait empiéter largement sur le livre II. Malheureusement, il ne reste de ce livre que trois fragments munis d'une référence, et l'interprétation en est controversée. Au l. I, on doit attribuer en tout cas les vers qui décrivent l'exode des Troyens (fr. 4–5) et l'information donnée par Macrobe et confirmée par Servius (v. ci-dessus n. 10): les Troyens sont surpris par une tempête, et Vénus intercède auprès de Jupiter, qui la console et la rassure au sujet de l'avenir d'Enée. Comme au Ier chant de l'Enéide, la tempête devait jeter les Troyens sur quelque rivage, et il est naturel de penser à l'Afrique: si Naevius a parlé de Didon et d'Anna (fr. 6), c'est sans doute à l'occasion d'Enée, et il a pu s'inspirer d'épisodes odysséens (Calypso, Circé) pour représenter le héros troyen retenu par la reine de Carthage[17]. C'est probablement sur l'abordage en Afrique que s'achevait le l. I, et l'aventure d'Enée à Carthage passerait ainsi au l. II[18].

Rien, dans les fragments conservés, ne laisse entrevoir des errances antérieures, analogues à celles qui font la matière du IIIe chant de l'Enéide[19]. On a supposé que la tempête surprenait les Troyens après une escale en Campanie[20]. Dans l'Enéide (1, 34–35), ils sont moins près du but; mais dans l'Odyssée, quand Poséidon déchaîne la tempête, Ulysse est en vue de l'île des Phéaciens (ε 279–281), dont Ithaque est moins éloignée que l'embouchure du Tibre ne l'est de Cumes. La supposition s'accorde donc bien avec le contenu de deux fragments (17–18) difficiles à situer autrement dans la première partie du voyage.

L'information de Servius sur Prochyta: *Hanc Naevius in primo belli Punici de cognata Aeneae nomen accepisse dicit* (in Aen. 9, 712) a été rapprochée depuis longtemps d'un passage de Denys (1, 53, 3) et surtout d'une notice plus détaillée, de source annalistique, recueillie dans Origo gentis Romanae 10: la Sibylle, consultée par Enée dans la «ville des Cimmériens» (il y avait un *Cimmerium oppidum* près du lac Averne), lui défend d'ensevelir en terre italienne sa parente Prochyta, morte à bord du navire pendant la visite d'Enée au sanctuaire. On s'accorde à attribuer à Naevius l'invention de cet épisode[21]. S'il était raconté au l. I, comme en témoigne Servius, l'escale à Cumes avant la tempête en rendrait

16 C'est pourtant l'opinion de Mariotti (31–36).

17 Perret 95–100, 480–481; Mariotti 37–39. Voir aussi la note très prudente, mais somme toute favorable à Naevius, de Heinze (115 n. 1).

18 Strzelecki XXV–XXVII.

19 Sur l'élaboration tardive de ce chant: Heinze 86–99. On remarquera qu'à l'endroit du VIe chant où Enée rencontre, sur les bords du Styx, les ombres de ses compagnons péris en mer (cf. 1, 113–119), Virgile s'exprime comme si les Troyens avaient fait route directement vers l'Hespérie (*Aen.* 6, 335):

quos simul a Troia uentosa per aequora uectos
obruit Auster aqua inuoluens nauemque uirosque.

20 L. Ferrero, cité par Mariotti 33–34.

21 M. Hofmann, RE s.v. *Prochyta* 2 (1957) 1231–1232; Perret 101–108; Mariotti 41. Noter aussi l'ordre des fragments dans Barchiesi (550).

compte mieux que toute autre hypothèse[22]. Il n'y a pas lieu de comparer ici Naevius à Virgile: le premier, s'inspirant simplement d'Homère, n'avait pas les raisons qu'a eues plus tard Virgile de réserver à la νέκυια une place centrale dans son récit des aventures d'Enée; la rencontre avec la Sibylle n'avait certainement pas les conséquences et la signification profonde qu'elle prendra au VIe chant de l'Enéide. Il n'était donc pas nécessaire qu'elle fût reportée à la dernière étape du voyage.

Le vers *Siluicolae homines bellique inertes* (21) est cité, avec référence au l. I, par Macrobe, comme exemple d'une épithète reprise par Virgile à un poète archaïque. Dans l'Enéide (10, 551), *siluicola* qualifie Faunus, fils de Picus et petit-fils de Saturne. Qui étaient, dans le poème de Naevius, ces mystérieux «hommes des bois»? Marmorale (240) les situe sur la côte d'Afrique, au nom d'un rapprochement bien peu convaincant avec un passage de l'Enéide (1, 168) où il est question d'une grotte dominée par des arbres et habitée par les nymphes. Strzelecki y voit quelque peuplade encore sauvage que les Troyens auraient rencontrée *dum errant*[23]. Barchiesi (377sqq.) constate qu'il est difficile d'assigner une place à ce vers dans le cadre «già di per sé fluido» du l. I. La seule escale quasiment sûre avant l'arrivée des Troyens en Italie est l'escale en Afrique; mais comment y rattacher ce fragment? On pourrait à la rigueur penser à la Sicile; et dans l'Appendice, où Barchiesi tente une mise en ordre des fragments, le vers est placé à la suite de ceux qui se rapportent à l'exode des Troyens, avec ce commentaire: «Il viaggio: un'esperienza siciliana degli Eneadi(?)» (549). Par ailleurs, Barchiesi a noté qu'en tout cas les habitants du Latium n'entrent pas en considération «per ragioni intrinseche e d'ordine generale» (377). Or J. Perret s'était justement appliqué à montrer que *siluicolae homines* ne peut désigner que la plus ancienne population du Latium (365, 482), celle qui, chez les historiens[24], porte le nom d'*Aborigines.* On s'attend donc à rencontrer ces Aborigènes aux ll. II et III du poème: pouvait-il en être question au l. I déjà? Pour Perret, qui place à la fin de ce livre l'arrivée d'Enée au Latium, il n'y a pas de problème. Mais on a vu que le voyage devait se prolonger au l. II.

Dans le poème de Naevius, au témoignage de Macrobe (v. ci-dessus n. 10), Vénus, voyant les Troyens éprouvés par la tempête, se plaint à Jupiter, *et secuntur uerba Iouis filiam consolantis spe futurorum.* Ne serait-ce pas Jupiter qui décrivait à Vénus – et sans doute nommait – les Aborigènes, *siluicolae homines bellique inertes*? S'il consolait Vénus, ce n'était pas par l'annonce de nouvelles épreuves. Il est vrai que dans l'Enéide, Jupiter, tout en révélant à Vénus le destin d'Enée et le glorieux avenir de sa postérité, dépeint de tout autre manière les peuples que le héros rencontrera sur le sol italien (Aen. 1, 263):

22 Mieux, par exemple, que celle de Marmorale 237–238: cf. Mariotti 32–33.

23 Il ajoute: «neque habemus quod ad βίον ἐπὶ Κρόνου referamus» (p. XXV). Cette opinion est réfutée par Mariotti, qui cite *Aen.* 8, 319sqq., 10, 551 (*siluicolae Fauno*), et pense qu'à l'occasion de l'arrivée d'Enée au Latium il était parlé de la population préhistorique du pays.

24 Salluste, *Cat.* 6, 1 (d'après Caton: cf. Serv. *in Aen.* 1, 6); Dion. Hal. 1, 9–10. 72; Liv. 1, 1–2 pass.

Bellum ingens geret Italia populosque ferocis
contundet ...

Ces mots, qui font écho à: *multa quoque et bello passus* (ibid. 5), annoncent toute la seconde partie du poème, celle où Virgile rivalisera avec l'auteur de l'Iliade. Ils s'accordent bien, sinon avec les vers qui évoquent la longue paix dont jouit le Latium (Aen. 7, 45–46)[25], du moins avec la peinture des mœurs rudes et guerrières des peuples d'Italie que fait, plus loin, Numanus défiant les Phrygiens délicats (9, 603–613): il n'y a pas de place, dans l'Enéide, pour des hommes *belli inertes.* Sans doute Virgile pensait-il moins aux Latins eux-mêmes, rendus brusquement agressifs par les maléfices d'Allecto, qu'à ces peuples notoirement belliqueux, Volsques et Rutules, qui viendront les soutenir. Denys dit bien quelque part (1, 72) que les Aborigènes étaient guerriers: mêlés à des Pélasges, ils avaient enlevé aux Sicules tout le territoire compris entre le Tibre et le Liris. Mais ils n'apparaissent pas dans l'Enéide; et avant Virgile, Ennius avait parlé des *prisci ... Latini* (A 24). Le nom des Aborigènes, en tout cas, n'entrait pas dans l'hexamètre – sinon au datif-ablatif.

A vrai dire, à la différence des Sicules, des Ausones, des Rutules, pour ne rien dire de peuples mieux connus comme les Osques et les Sabins, les Aborigènes ne sont pas, pour l'historien ou l'archéologue, un peuple vraiment définissable[26]. Denys rapporte à leur sujet diverses traditions: étaient-ils autochtones? nomades? apparentés aux Ligures? Caton et C. Tuditanus les croyaient d'origine grecque. En fait, les anciens ne semblent avoir jamais connu d'eux, à part leur nom, que quelques traits de leurs mœurs et de leur genre de vie. Ces mœurs, décrites par Salluste d'après Caton et par Denys, sont aussi celles que prête Evandre aux populations primitives du Latium (Aen. 8, 314–318; *genus indocile ac dispersum montibus altis,* 321). Les Aborigènes, on l'a noté, ne sont pas nommés: Virgile fait remonter au règne de Saturne les noms de *Latini* (Aen. 7, 202–204) et de *Latium* (8, 322–323), alors que Denys (1, 72), suivant une tradition différente, dit que c'est au temps de la guerre de Troie, sous le roi Latinus, que les Aborigènes prirent le nom de Latins. Une autre version, plus en faveur chez les historiens, abaisse encore l'origine de ce nom: après une première bataille où succomba Latinus, les Rutules s'allièrent aux Etrusques. Devant la menace, Enée unit les Troyens aux Aborigènes et *Latinos utramque gentem appellauit* (Liv. 1, 2, 3–4). Mais la nation *truncis et duro robore nata* (Aen. 8, 315) ne saurait être que celle des Aborigènes: plus loin, en effet, apparaissent «les antiques Pélasges» *qui primi finis aliquando habuere Latinos* (ibid. 602). Or Denys mêle aux Aborigènes des Pélasges, précisément.

25 Sur ces vers, et sur le contraste avec ceux du chant IX: Dumézil, op. cit. (ci-dessus n. 4) 360–374.

26 C. Cichorius, RE s.v. *Aborigines* (1894) 106–107. «Les traditions sur les Aborigènes paraissent purement légendaires et savantes»; G. Dumézil, *La religion romaine archaïque* (Paris 1966) 74 n. 1.

Mélange d'un peuple énigmatique et d'un peuple fictif, semble-t-il, car les mœurs des Aborigènes sont tout simplement celles que les philosophes attribuaient aux «hommes primitifs» en général. Lucrèce a donné de leur genre de vie une description célèbre (5, 925–961), où on retrouve tous les traits qui caractérisent les Aborigènes de Salluste et de Denys, aussi bien que les «proto-Latins» du VIIIe chant de l'Enéide: hommes vigoureux, ignorant l'agriculture et les arts et métiers, n'ayant ni villes garnies de remparts ni organisation politique, vivant du produit de la chasse, habitant les montagnes, les bois et les grottes, vagabonds et dispersés.

Qui a fait, de cette humanité anonyme, le peuple des Aborigènes? Un poète sans doute plutôt qu'un historien, pense J. Perret, et il attribue à Naevius la création de ce mot authentiquement latin et si bien ajusté: «ceux qui existaient dès l'origine» (637–641). On remarquera que *Aborigines,* rebelle au rythme dactylique, entre sans difficulté dans le vers saturnien, au début du premier hémistiche, par exemple, aussi bien que *bicorpores* (fr. 19), *Amulius* (24), *onerariae* (46), etc. Et il y a peut-être une allusion à ce nom dans l'Enéide même: au VIIe chant, les ambassadeurs d'Enée sont accueillis dans l'édifice imposant, à la fois temple et curie, bâti par Picus, l'aïeul de Latinus et le père de ce Faunus qualifié ailleurs de *siluicola* (10, 551). On y voit les statues des anciens rois du pays: Italus, Sabinus, Saturne, Janus *aliique ab origine reges* (Aen. 7, 181). Une telle allusion discrète à une tradition que par ailleurs il ne suit pas serait bien dans la manière de Virgile.

Il reste trop peu de chose de l'«Enéide» névienne pour qu'on en puisse tenter une reconstitution, même à grands traits. Toutefois, comme les fragments du l. I sont sensiblement plus nombreux que ceux des ll. II et III, c'est de celui-là qu'on a quelque chance de déterminer le contenu; et de l'idée qu'on s'en fera dépend, en fin de compte, tout ce qu'on peut entrevoir de l'économie du récit. L'interprétation proposée ici du fragment 21 dispense de limiter au l. I toute la relation du voyage d'Enée. Mariotti, qui admet cette limitation, renonce en conséquence à toute conjecture sur le contenu du l. II. D'autre part, les *siluicolae homines* ignorent l'art de la guerre, comme sans doute les *artes* en général. Si ce trait se rapporte aux Aborigènes contemporains d'Enée, et non à leurs lointains ancêtres, il est significatif: Enée n'aura pas à «mener une formidable guerre et à réduire des peuples fiers et belliqueux». Dans le Bellum Punicum, l'établissement des Troyens en Italie était donc moins difficile que dans la tradition historiographique et dans l'Enéide; et Virgile n'y trouvait pas un modèle pour sa guerre d'Enée[27]. Des maigres fragments des ll. II et III, aucun n'évoque des hostilités. Les relations entre les Troyens et le roi du pays s'établissaient peut-être comme dans la première partie du VIIe chant de l'Enéide (148–285), avant l'intervention de Junon. Dans le récit, bien plus bref, d'Ennius, il n'y avait guère

27 Il y aurait là un argument contre l'hypothèse, plusieurs fois avancée, que les *signa expressa* du fr. 19 auraient orné un bouclier d'Enée.

de place pour des événements guerriers, et les fragments 30–33 se rapportent probablement à un accord entre Enée et Amulius. Cela ne prouve pas, bien sûr, que Naevius n'ait pas décrit aussi des conflits, peut-être analogues au premier combat entre les sujets de Latinus, *indomiti agricolae,* et la *Troia pubes* qui vient prêter main-forte à Ascagne (Aen. 7, 475–539): une tradition imputait aux Troyens des actes de pillage. Mais l'histoire des deux ou trois batailles rangées que les Troyens ont dû livrer avant de pouvoir fonder Albe remonte à Caton, dont les Origines sont bien postérieures au Bellum Punicum[28].

Toutefois, l'idée d'un établissement pacifique – ou quasi pacifique – des Troyens au Latium est tellement en contradiction avec les récits des historiens et le poème de Virgile qu'il semble naturel de regretter, comme J. Perret, «que nous ne puissions entrevoir la manière dont Naevius avait raconté les exploits d'Enée au Latium» (486): «les exploits d'Enée», note-t-il, «empiétaient encore sur le chant II; on ne se trompera sans doute pas en supposant que Naevius leur avait consacré un millier de vers» (487). De même, Barchiesi pense que les événements qui séparent la fondation de Rome de l'arrivée des Enéades au Latium pouvaient difficilement être présentés «nella forma di insediamenti pacifici»: l'élément 'iliadique' n'y pouvait manquer (255, n. 1105). La perplexité de ces auteurs n'est que trop justifiée: si les poètes n'ont pas raconté des exploits militaires et des guerres véritables, quelle était alors la matière de leurs récits? La question se pose surtout pour le poème de Naevius.

Le fragment 23 est cité par Nonius avec référence au l. II. Qui est le personnage qui interroge Enée avec tact – *blande et docte* – sur les circonstances de son départ de Troie? Si on place à la fin du l. I l'arrivée des Troyens en Italie, ce ne peut être qu'un «roi du pays» ou un «ospite Italico»[29]. Mais cette idée, on l'a vu, n'est pas à retenir; et dès lors, rien n'empêche de reconnaître, dans la personne qui questionne Enée, la reine de Carthage[30]. D'autre part, si Naevius, comme il est notoire, s'est inspiré de l'Odyssée, il est à croire qu'Enée quittait Carthage à peu près comme Ulysse l'île de Calypso. Pour délivrer Ulysse, il avait fallu l'intervention, au conseil des dieux, d'une déesse protectrice (Athéna), et la mission d'Hermès (α 11–95; ε 1–261). De cette mission, J. Perret a retrouvé un écho dans l'information donnée par Servius (in Aen. 1, 170; Perret 479, 481): *nouam ... rem Naevius bello Punico dicit, unam nauem habuisse Aeneam, quam Mercurius fecerit.* Pour Servius, c'est au départ même de Troie que l'Enée névien n'aurait disposé que d'un seul navire. Et il est bien possible que Naevius n'ait pas doté son héros d'une flotte aussi importante que celle qu'on entrevoit dans le récit virgilien de la tempête et, plus loin, du départ de Carthage: *latet sub*

28 Il n'est donc pas prudent de conclure de Caton à Naevius, comme le fait Mariotti (36 n. 42), qui d'ailleurs a écrit, avec raison: «A quanto sembra, nell'archeologia, le descrizioni di guerre dovevano occupare un posto secondario, se non mancare del tutto» (15 n. 14).

29 Perret 482; Mariotti 29–31. 36.

30 Marmorale 245–246; Strzelecki XXVI, et, avec toutes les réserves requises, Barchiesi 477–479.

classibus aequor (Aen. 4, 582). Mais le détail: *quam Mercurius fecerit* ne se comprend bien qu'à la lumière du Ve chant de l'Odyssée. On rapportera donc au l. II le fragment 11: l'imprécision de la référence (*bello Punico*) doit être à l'origine d'une erreur dont le responsable est quelque commentateur antérieur à Servius et médiocre connaisseur de la poésie archaïque.

J. Perret ne commente ni ne cite les fragments 29 et 30, tous deux du l. II, que la plupart des critiques rapportent à un conseil des dieux[31]. Mariotti (101), tout en reconnaissant que les deux fragments semblent appartenir au même contexte, rejette l'idée du conseil: Proserpine, divinité du monde infernal, ne saurait prendre place à l'assemblée des Olympiens. Objection sérieuse, et qui en appelle une autre: à supposer même que la fille de Cérès ait eu accès à cette assemblée, comment expliquer qu'elle s'y rende «la première»? D'ailleurs, plutôt qu'un conseil, c'est une procession que semblent évoquer les deux fragments pris ensemble; et ni Homère ni Virgile n'ont décrit un à un les dieux s'acheminant vers le lieu de l'assemblée. Enfin il n'est pas sûr que ces vers soient tirés du même passage. Considérons seulement le premier: *Prima incedit Cereris Proserpina puer* (29). Il trouverait aisément sa place dans la scène décrite par Ovide, Fast. 4, 419–454[32]: en l'absence de sa mère, Proserpine, avec les *puellae* qui l'escortent, va cueillir des fleurs dans une prairie non loin de Henna. Bientôt elle s'avance et s'éloigne de ses compagnes. Alors survient le dieu des Enfers, qui l'enlève sur son char. Ce rapprochement vise d'abord à prouver que le fragment 29, séparé de 30, pourrait se rapporter à une tout autre situation que celle à quoi fait penser la séquence *prima ... dein.* Or cette séquence n'est pas «donnée», puisque les deux fragments sont cités par deux auteurs différents, sans indication sur leurs contextes.

Bien sûr, l'enlèvement de Proserpine n'a aucun rapport avec la légende d'Enée. On prendra garde toutefois que le voyage du héros a toujours comporté une étape en Sicile[33]. Dans l'Enéide, les Troyens ont abordé à Drepanum, où Anchise est mort (3, 707–710); et ils y feront une seconde escale, plus importante, au cours de leur traversée d'Afrique en Italie (V). Dans le poème de Naevius, au l. I, ils avaient atteint le rivage de la Campanie (v. plus haut, p. 276), sans doute après avoir touché quelque point de la côte sicilienne. Comme dans l'Enéide, ils ont pu aborder une seconde fois en Sicile, après l'aventure à Carthage; et là, Enée aura peut-être entendu le récit du rapt de Proserpine. Ceci ne prouve certes pas que j'aie eu raison de citer Ovide, mais invite à penser qu'il y

31 Marmorale 242–243; Strzelecki XXVI. Barchiesi discute longuement la question, mais conclut que «in questo [29] e nel successivo frammento [...] sarebbero conservati due momenti della descrizione delle divinità che *incedunt* verso il concilio convocato da Giove» (424).

32 Et plus brièvement *Met.* 5, 385–408. Il est curieux que Priscien cite, dans le même contexte que le vers de Naevius, le v. 400 de ce passage d'Ovide.

33 Même chez les historiens: Liv. 1, 1, 4. On a vu (5) que Barchiesi est tenté de situer en Sicile les *siluicolae homines* du fr. 21.

avait place, au l. II, pour un séjour en Sicile avant la dernière partie du voyage et l'abordage au Latium.

De toute façon, on n'arrive pas à donner au l. II une véritable consistance, alors que la matière du l. III apparaît bien plus nettement. A ce livre appartient en effet, au témoignage explicite de Priscien (*belli Punici libro tertio*), un fragment qui met en scène Anchise prenant les auspices et immolant une victime[34]. Il faut donc bien croire que Naevius y relatait plus loin la mort d'Anchise, qui certainement n'a pas vécu bien des années en Italie; le mariage d'Enée avec la sœur (?) d'Amulius; la fin du héros, préalable nécessaire au récit des infortunes d'Ilia; la naissance et l'enfance de Romulus et Remus, et la fondation de Rome. Donc une série d'événements qui s'étendaient sur une quarantaine d'années. Ces mêmes événements, d'ailleurs, ont aussi trouvé place dans le l. I des Annales d'Ennius, dont les fragments ne donnent nullement l'impression d'une narration sèche et hâtive.

On voit ainsi se préciser le problème que pose le poème de Naevius, plus exactement la partie de ce poème qu'on a appelée «archéologie». Le voyage d'Enée, qui occupait au moins la moitié du l. I et une grande partie, sinon la totalité, du l. II, y tenait plus de place que l'établissement des Troyens au Latium et l'histoire des fondateurs de Rome. Comment le poète avait-il développé le récit de ce voyage? De quels épisodes, de quels *excursus* l'avait-il enrichi? Nous ne le saurons jamais au juste. Mais il est bien difficile de refuser à Naevius, outre l'idée de la tempête et de l'intercession de Vénus, garantie par des témoignages anciens, celle de l'aventure à Carthage. Et il n'est même pas impossible que les chants IV et V de l'Enéide, avec tout ce qu'ils doivent au génie de Virgile et à l'imitation d'Apollonios de Rhodes et d'Homère, ne conservent aussi quelques traces du récit névien.

34 Pour la fondation d'une ville, disent Mariotti (36) et Barchiesi (552). Cf. «[...] ad nescio quod faustum augurium – ut videtur – ante urbem conditam observatum»: Strzelecki XXVIII. Mais de quelle ville? Ni Albe ni Rome n'entrent en question.